

*Béatrice
Maroudaye*

Itinéraires pour Mexico (xvi^e-xix^e siècles)

L'Échelle intemporelle dans
les représentations¹

Laboratoire Ibériques
et Latino-américaines,
Paris IV-Sorbonne
beatricemaroudaye@hotmail.com

RÉFLEXIONS

AU XVI^e SIÈCLE, Mexico, capitale du territoire mexicain que l'on appelait communément la Nouvelle-Espagne se situe sans doute à l'intersection de la géographie, de l'histoire, de la politique, de la religion et de l'économie de l'Espagne. L'essor urbain est bientôt souligné par la diversité des fonctions et des activités mises en place sur le territoire. D'ailleurs, la ville va constituer un modèle pour les futures villes américaines et sera davantage représentée que les autres². Il semble logique que nous portions toute notre attention aux représentations de ce pays et de cette ville en particulier, depuis sa fondation, afin de mieux appréhender la manière dont l'Espagne conçoit l'administration de ses colonies. De plus, nous ne pouvons rester indifférents à l'idée que les Aztèques avaient de la nature et à la manière dont ils pensaient et utilisaient l'espace, lui donnant ainsi une tonalité symbolique. Cependant, lorsque nous consultons les documents cartographiques ou plus généralement les images européennes du XVI^e au XVIII^e siècle, nous nous apercevons que les cartes manquent et que l'annotation des échelles est très rare. À l'époque, les atlas sont peu nombreux en Espagne. On préfère les chroniques universelles traduites ou originales mais dont le caractère est éminemment religieux³. Cette charge religieuse masque la réalité des paysages et particulièrement la nature des expériences vécues, soumises en général à l'imaginaire préparé des Européens⁴. Nous possédons plutôt des interprétations que la description du réel. Par conséquent, ces documents véhiculent des informations contribuant à répandre des connaissances erronées sur le Nouveau Monde, elles-mêmes teintées d'une empreinte médiévale. Par ailleurs, les atlas de l'Amérique mettent surtout en lumière les difficultés de l'administration du territoire ainsi que les lois mises en place par les *corregidores*. L'Espagne de Charles Quint montre en effet beaucoup de zèle à contrôler et agrandir son territoire. En raison du caractère innovateur de l'intervention espagnole, les souverains se considèrent les hérauts de l'époque et élaborent finalement un projet qui sera mûrement réfléchi. Que nous disent donc les représentations ?

Concernant la Nouvelle-Espagne, il faut reconnaître que les descriptions s'attardent sur la présentation géographique de Mexico : étendues, plaines et autres éléments constituant le panorama y sont présentés. Même si la fonction de l'observation est évidente, elle se restreint toujours au caractère esthétique et ne rend réellement pas compte du territoire. Ce panorama n'offre pas la possibilité de définir une orientation ou de préciser une distance. L'imprécision des images se heurte au manque d'objectivité de certains chroniqueurs. Il faut attendre le XIX^e siècle pour que le scientifique Alexandre de Humboldt dresse enfin le tableau précis de la vallée de Mexico, des divisions territoriales et de la population. Il l'accompagne d'une analyse critique fondée non seulement sur des analogies avec les autres colonies d'Amérique mais aussi avec l'Europe et l'Asie. Ainsi sont passés au crible la qualité naturelle de la terre, le relief, la fertilité, la description des étendues, des calculs chiffrés précis des surfaces et la climatologie⁵. L'étude ci-après ne prétend ni donner une interprétation de l'échelle graphique du Mexique et du

Le pouvoir réel est figé
grâce à la présence
d'un imaginaire
permanent

changement qu'elle peut apporter, ni faire le point sur les sources de nos connaissances sur le monde aztèque et hispanique. Elle ne cherche pas non plus à présenter une analyse méthodique des représentations de Mexico proposées à travers le temps par les Européens. Notre analyse tente d'appréhender la représentation du monde en Occident et en Amérique avant « l'apparition de la science ». Nous cherchons à mieux faire comprendre les idées et les préjugés que l'on peut émettre sur le monde et ses représentations lorsque l'on est démuné de toute donnée scientifique. Après cette longue introduction nécessaire afin de justifier le choix de notre thématique, nous approfondirons les notions d'espace et de perception de Mexico à travers les images et les textes recensés. Il s'agit de distinguer les manières dont ce monde est perçu. Elles constituent finalement l'origine d'un lieu qui se rattache directement à un monde et à sa représentation. Elles conditionnent aussi un peuple dans son rapport au lieu, à l'espace, à la cité ou à la ville.

LES FANATIQUES DE LA COSMOGONIE

Chez les Aztèques, les *tlacuilos*, rapporteurs et scribes mexicains écrivaient plus qu'ils ne dessinaient. Nous n'y voyons cependant pas là de justification convaincante car les cartes indigènes manquent. Les anciens Mexicains pratiquaient l'écriture sous forme de codex ou manuscrits anciens dont certains sont encore conservés. Leur quotidien basé sur des croyances indiquant la hiérarchie sociale était traduit par des images ou des écrits. Selon Georges Baudot, leur usage était destiné à poursuivre la tradition mexicaine et montrer le rôle que chaque souverain tenait dans la vie politique, morale et sociale⁶.

Jusqu'à Copernic, les intellectuels européens représentaient le monde avec l'homme en son centre⁷. Ptolémée, quant à lui, pensait les limites du monde connu tout en excluant l'existence d'un autre possible⁸. Au XVIII^e siècle, le journal *La Gaceta*, explique à ses lecteurs que la terre est au centre du monde⁹. Chez les Aztèques, la cosmogonie initie l'existence. Pas d'enfer ni de paradis mais seulement des dieux déterminant des cycles et auxquels il faut rendre culte quotidiennement. Les *Quatre soleils* ou *la Genèse aztèque*, version du *Codex de Chimalpopoca*, suppose l'existence du ciel et de la terre. Elle pose les fondements de la distinction de quatre genres d'hommes et de vies. L'existence de chacun est conditionnée par la disparition de celle d'un autre, ce principe éloignant d'emblée de la perfection. On comprend alors mieux le dévouement quotidien de cette civilisation aux divinités afin d'assurer les cycles de la vie.

Georges Balandier montre comment, en termes de pouvoir, la représentation spectaculaire de la vie sociale chez les Nahuas n'est pas séparée d'une représentation du monde et de la cosmogonie. Ainsi, par exemple, la figure politique incarnée chez les souverains Moctezuma et Tizoc est légitimée par le fait qu'elle représente le lien entre les dieux omniprésents et le royaume. Dans ces sociétés, tout pouvoir se maintient grâce à la transposition et à la production d'images à travers la manipulation des symboles et de leur ordonnancement dans le cadre d'une cérémonie. Les forces divines autorisent l'absence d'images car la répétition des cycles, des scènes et des pratiques quotidiennes assure un héritage mental : une image. Le pouvoir réel est figé grâce à la présence d'un

imaginaire permanent. Ainsi, le pouvoir est un principe et il ne se montre pas¹⁰. Certes, les représentations de souverains et de leurs symboles existent mais, contrairement à la société occidentale européenne, la hiérarchie est intégrée, assimilée au mental sans le recours systématique à l'expression d'un pouvoir ostentatoire. L'architecture fait usage de la peinture murale et la ville possède un grand nombre de monuments peints par les *tlahavilo*¹¹ interprétant la volonté des dieux à travers le symbolisme associé aux différentes couleurs. Le pouvoir est « su » chez les Aztèques et il s'inscrit dans l'ordre du monde imposé par les dieux. C'est la mission cosmique qui prédomine.

LE REGARD ÉLOIGNÉ

Le regard européen porté sur les terres de Moctezuma¹² témoigne de la richesse de son royaume ; grandiose, abondant en ressources et surtout comparable aux villes de Séville et de Grenade. Toutefois, dans le témoignage indigène *Visión de los vencidos*¹³, l'étendue du territoire et de son exploitation reste un mystère. Avant l'invasion espagnole, les Nahuas redoutaient Moctezuma qui régnait sur une grande partie du Mexique central. S'étant systématiquement octroyé des privilèges en terre ennemie, le souverain n'en a pas revendiqué d'autres et avait l'habitude de déléguer ses messagers en dehors de son royaume situé dans la partie centrale. Les populations totonaques de la région du golfe du Mexique, sous contrôle aztèque, rendaient compte du passage des inconnus. Seule la rumeur permettait à Moctezuma d'être averti de la présence étrangère comme ce fut le cas lors de l'arrivée du conquistador Hernán Cortés en 1519. Les rapporteurs, qui ne parcouraient jamais le sud du Mexique ni le nord à l'exception de la partie centrale, privilégiaient l'itinéraire les menant sur le chemin de Chalchicuyecan (Veracruz)¹⁴. Ils n'ont pas ou peu rendu compte de leurs trajets, expliquant ainsi la grande rareté des représentations de paysages. D'autre part, la domination aztèque étant évidente et les guerres étant pratiquées en terre connue, les représentations des itinéraires de voiries pouvaient être exclues. Les guerres fleuries¹⁵ se faisaient à l'extérieur du territoire mexica dans des zones bien précises et programmées pour chasser des victimes. Une fois capturées, celles-ci étaient sacrifiées afin de satisfaire aux croyances polythéistes et « d'assurer la dynamique cosmique ». Comme les cérémonies étaient quasi quotidiennes, il fallait toujours avoir de la chair à offrir aux idoles. Dans cette civilisation, le calendrier était basé sur un horoscope déterminant le sort que chacun allait subir. Si l'on naît pour être guerrier ou prêtre, l'appellation orgueilleuse de Mexico-Tenochtitlan prend tout son sens : le nombril de la lune est le lieu de la création et des dieux. Le site de Huitzilopochtli¹⁶, dieu de la guerre, montre bien que cette civilisation développe un zèle pour la guerre et qu'elle peut en dépendre.

À ce pouvoir centralisateur s'ajoute la méconnaissance de la culture méso-américaine d'autres peuples non aztèques. Ce système de pensée ou cette solitude historique¹⁷, comme la nomme Octavio Paz, exclut une préparation militaire pour lutter contre les invasions étrangères ainsi que la représentation de l'espace et des paysages sylvestres hors territoire dominé. Par ailleurs, comme l'explique Eduardo Matos Moctezuma, on se situe dans une échelle cyclique¹⁸ où le centre cérémoniel de Tenochtitlan symbolise la cosmovision des Nahuas par rapport à l'infamonde. Alors que la marche du soleil s'y déroule, les guerriers entreprennent leur course vers le *Mictlan*¹⁹. D'autre part les anciens Mexicains pensent leur monde en termes d'unité qui mêle l'urbain et l'eau auxquels la vie des Nahuas est étroitement liée²⁰. Cette conception du monde donne lieu à des interprétations car le tout est « un ». Selon Lévi-Strauss, la philosophie des anciens ne nous offre pas une position de repli. La notion du vraisemblable enveloppe celle du vrai. Nous ne pouvons pas nous appuyer sur nos facultés naturelles quand notre perception du sujet varie en fonction de différents états :

*Il n'est pas de perception, pas de doctrine, pas de vérité
qu'une autre perception, une autre doctrine.*²¹

La perception est un regard qui est par exemple celui de l'Européen. Elle a à voir avec l'objet regardé et avec le sujet. Séparer le regard du sujet n'a donc pas de sens²².

TENOCHTITLAN ET LE REGARD EUROPÉEN

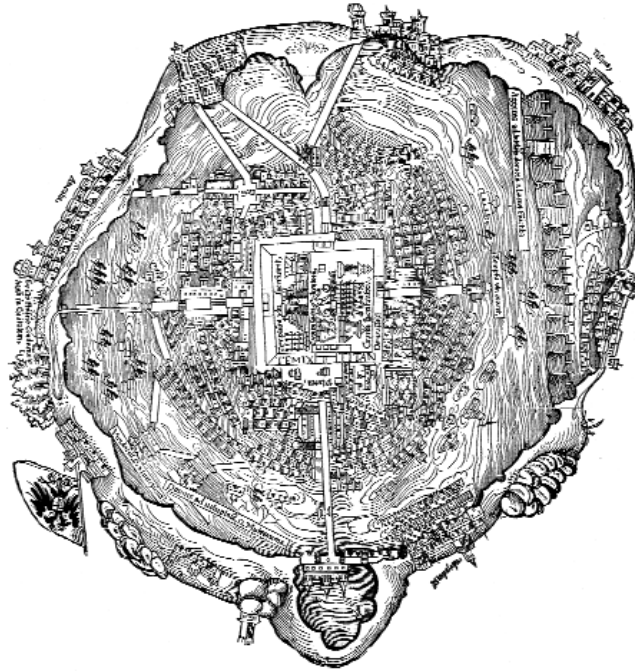
Concernant Tenochtitlan, notre quête révèle l'absence d'images. Nous n'en possédons qu'une seule représentant le centre urbain et analysée par l'archéologue Dominique Gresle-Poulligny.

Toute la production iconographique européenne qui lui succède en dérive, la partie la plus riche datant principalement de la période coloniale. On peut se demander pourquoi les Aztèques qui ne séparaient pas la vie sociale de la représentation du monde et du pouvoir ne se sont pas représentés dans l'espace urbain qu'ils dominaient totalement et pourquoi ils n'ont pas représenté davantage leur cité lacustre ?²³ Le rôle de l'image était important dans la culture aztèque et comme il s'est maintenu dans les premiers temps de la colonie²⁴, nous regrettons l'absence de cartes du site indigène. Le fait est d'autant plus étonnant que le centre urbain n'est finalement que la concrétisation du pouvoir chez les Aztèques. Les Espagnols ont d'ailleurs considéré cette représentation du pouvoir en construisant la cathédrale et le palais vice-royal sur les ruines aztèques. Les Aztèques conservaient leurs livres et codex au sein de bibliothèques élevées à côté des temples, Texcoco était la plus grande. Motolinía nous apprend qu'il s'agissait surtout d'ouvrages de divination que l'on utilisait pour lire l'avenir. Certains racontent les songes, superstitions et présages auxquels croyaient les Aztèques, d'autres traitent des jours fériés et des calendriers. La quasi-totalité de ces livres ont été détruits lors de la Conquête. En 1556, il faut obtenir une autorisation de la Couronne d'Espagne pour imprimer ou vendre un livre, surtout ceux concernant les Indiens. En 1777, la Couronne décide pour des raisons politiques de censurer les chroniques ethnographiques américaines puis de les éliminer. Ces mesures contraignent donc les chroniqueurs postérieurs à 1580 à censurer eux-mêmes leurs ouvrages ou à modifier l'information qu'ils veulent diffuser. Dans ces conditions, nous pouvons affirmer que si l'existence de cartes et de représentations des sites avait été réelle, l'intérêt aurait été grand pour les Espagnols de les acquérir afin d'assurer une meilleure administration de la colonie. Toutefois, même si les documents n'ont pas été nécessairement supprimés, l'information n'a pas été divulguée.

L'absence d'images oblige à s'intéresser plus spécialement au plan de Tenochtitlan publié pour la première fois en 1520 à Nuremberg dans les lettres d'Hernán Cortés²⁵. On doit cette version au graveur allemand Martin Plinius à partir d'un schéma envoyé par Cortés en Espagne. L'archéologue citée plus haut décode les éléments de la réalité urbaine présents dans le plan afin de reconstruire le site indigène. Elle mentionne à la fois les étapes de l'évolution de la cartographie et le contexte intellectuel de l'époque pouvant influencer les traits du dessin. Les modèles qui ont servi au plan ainsi que ses variantes ont été ajoutés. L'archéologue conclut que grâce à l'usage de la représentation graphique objective d'un contexte urbain et de ses structures, Cortés apporte une contribution unique à la mémorisation du lieu préhispanique et à la possibilité d'une reconstruction physique du site.²⁶ La conscience européenne de l'époque étant systématiquement liée à l'imaginaire, l'observation de cette image donne naissance à d'autres échelles d'observation car c'est précisément parce qu'il fait figure d'exception que le plan est à l'origine d'une iconographie abondante, riche d'interprétations douteuses concernant le site indigène. On trouve notamment des peintures, des lithographies, des plans. Bref, toute une production de figures appartenant au registre des images. Parmi elles, aucune ne contient d'échelle. L'étendue, la beauté et la surprise de la cité sont les principaux critères de la découverte. La philosophie de l'espace rejoint un effet de perception : l'observateur (occidental) est projeté dans une société très éloignée de la sienne où l'exotisme concrétise l'aboutissement de son illusion, un peu comme lorsque l'on apprécie un tableau et que « l'intuition » épaulé notre raison. L'image nous renvoie non seulement à une dimension précise du lieu, Mexico, mais aussi à l'image vaste et utopique de la ville inséparable de son lieu de fondation. L'aspect

Plan 1 - « México Tenochtitlan » [1524]. Plan attribué à Hernán Cortés.

Plan de 23,8 / 23,8 ; gravure sur bois. In Manuel Toussaint, *Planos de la ciudad de México, siglos XVI y XVII*. Instituto de Investigaciones Estéticas, UNAM, México, 1938.

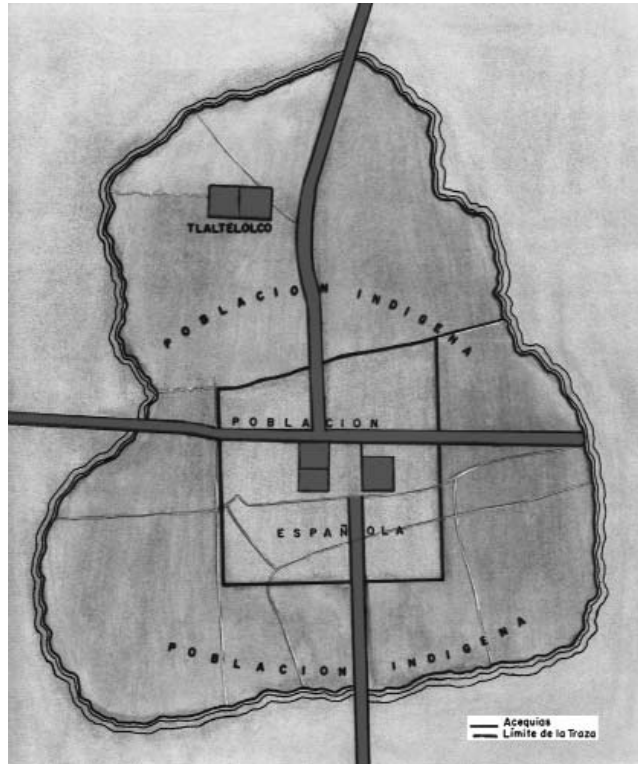


symbolique est éloquent car les Espagnols ne s'approprient le lieu que lorsque le site est détruit. L'observateur contemporain peut en déduire que l'attention de l'homme occidental a été attirée par la tonalité symbolique des lieux de pouvoirs. De plus, en choisissant de représenter l'espace comme une vaste étendue, l'opération mentale effectuée par le conquérant exclut une nouvelle appropriation et rend les lieux inaccessibles. Plus le territoire est grand, plus on a de mal à le représenter.

LA VILLE DE MEXICO EST « BELLE ET GRANDE »

Si nous nous tournons maintenant vers les images de la découverte de l'Amérique, l'invention et l'imaginaire sont au service du roi.²⁷ L'historien Edmundo O'Gorman défend la thèse que la conviction de Christophe Colomb est basée sur une interprétation personnelle associée à des théories fondées *a posteriori*. Cette conviction ouvre la voie à un processus idéologique conduisant à la connaissance d'une terre inconnue assumée *a fortiori*. L'invisible se découvre car il est chargé d'une réalité préexistante. L'acte de présence en terre lointaine dépasse les fondements et masque l'originalité du continent. Gilbert Durant rappelle de son côté que le symbole est un lieu de réunion où se fonde une représentation ou une entité physique avec un contenu invisible, incompréhensible et indicible²⁸. La notion de progrès s'ajoute à un acte de présence qui fait foi et qui concrétise le caractère purement imaginaire de l'expérience. Si l'Amérique existe déjà et qu'elle correspond à l'idée de départ du Nouveau Monde, elle ne peut être que riche, belle et grandiose. D'ailleurs, il n'est pas rare de trouver dans les textes des chroniqueurs et des voyageurs, des descriptions liées à une recherche divine. La représentation repose sur des détails fantaisistes niant de ce fait la réalité de l'espace.

Si l'espace constitue bien, pour les colonisateurs, une mine d'informations concernant l'usage du territoire, il est étonnant qu'il ne soit pas davantage représenté. La hiérarchie et le système des castes mis en place dans la société coloniale étaient le moteur de l'ordre social et celui-ci a été concrétisé en images. Toutefois, la représentation du pays conquis a souvent été réduite au centre de Mexico. De la même façon, dans les images et les représentations de la *Plaza Mayor*, l'échelle du plan en damier s'impose.²⁹ « L'objet » saisi dans la représentation de l'image est la



Plan 4 - « La traza de la ville de Mexico [1523] ».

In Manuel Toussaint, *Planos de la ciudad de México, siglos XVI y XVII*. Instituto de Investigaciones Estéticas, UNAM, México, 1938.

tendance colonisatrice dominante dans le plan. La première ligne du cadre est la *traza* au cœur de la ville. Elle a été dessinée par le soldat García Bravo en 1521 sur les ruines aztèques. Autour de cette ligne, la population indienne est refoulée et isolée des Espagnols avec toutes celles qui ne partagent pas de passé commun. Certains nobles prennent à leur service Indiens, Métis et Noirs mais *las leyes de Indias* renforcent le principe de séparation pour mieux contrôler et policer la ville. Quant au reste de l'image, il faut percevoir ce que l'auteur veut prouver tout en prenant en considération le contexte politique. La ville et ses habitants sont représentés au centre dans une perspective de sociabilité mais ils sont cependant dominés par les monuments, symboles du nouveau pouvoir. Autrement dit, c'est idéaliser la ville que de limiter sa représentation aux monuments qui la rendent digne d'intérêt.³⁰ C'est aussi lui donner une échelle fidèle à l'idéologie du moment. Enfin, c'est surtout la représenter comme le lieu d'échange et le pôle de la nouvelle civilisation.

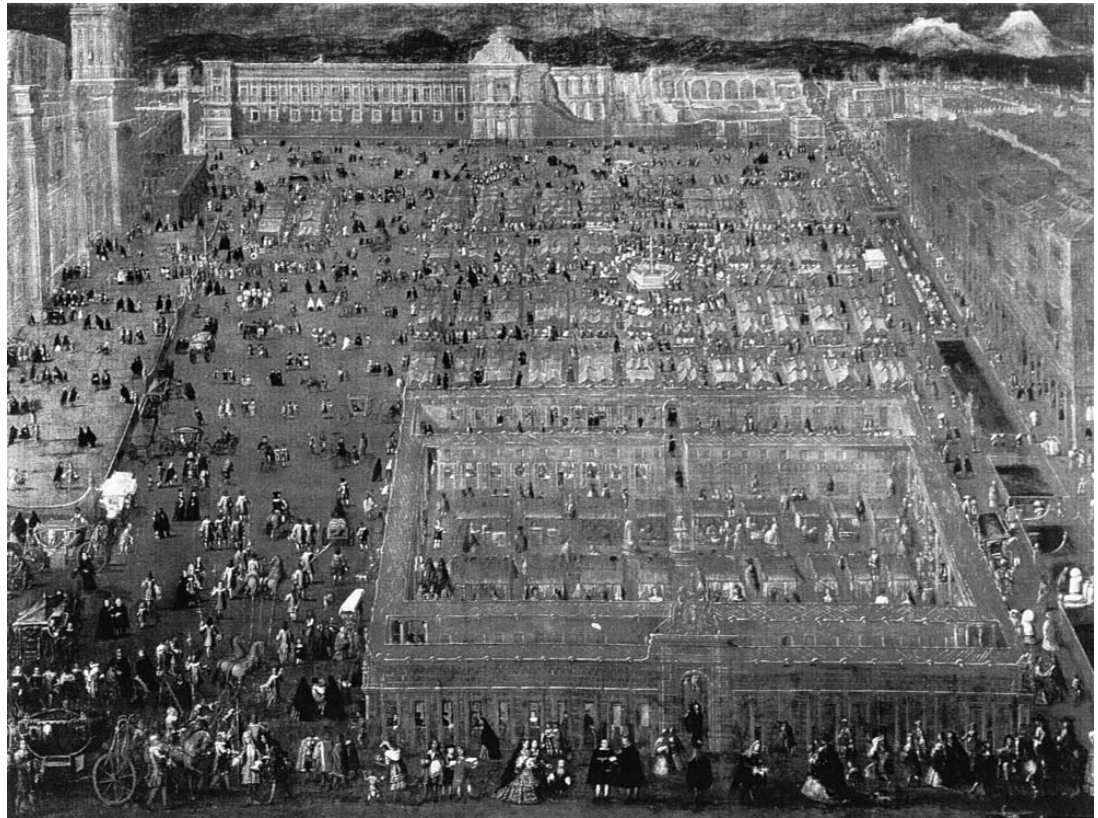
Le palais vice-royal édifié sur les anciens appartements de Moctezuma symbolise le pouvoir. L'édifice du marché, le *Parián*, dont le patio intérieur recouvert d'étalages disposés autour d'une fontaine révèle le luxe et l'abondance. La grande maison où loge l'*alcalde mayor*³¹ des Indiens ou la cathédrale inachevée sur l'ancien centre cérémoniel des Aztèques (le temple de Huitzilopochtli) représentent l'aboutissement de la victoire. Rappelons que le projet de la cathédrale prévoyait une hauteur de quinze mètres de plus que celle du Templo Mayor avant sa destruction.

« La cathédrale est très belle, bâtie de pierres à la moderne, à peu près sur le modèle de Séville. Elle est dédiée à Notre-Dame de l'Assomption. L'édifice est grand, [...] autant que deux des plus grandes églises de Madrid, ses fondements sont sur pilotis ».³²

Le tracé de Mexico est une copie de ceux de Séville et de Valladolid. Comme en Espagne, la place sert de lieu public. Le peuple vient y faire sa promenade ordinaire, croisant domestiques, métis, mendiants et vendeurs ambulants. Les vice-rois parcourent volontiers les *paseos* et les *alamedas* portant leurs noms.

Plan 2 - La construction du palais vice-royal, 1703, Cristóbal de Villalpando.

Collection particulière de Corsham Courth, Bath, Angleterre. Une copie se trouve à Mexico au Palais de Iturbide.



Le témoignage de Jean de Monséguer nous permet de percevoir l'étendue du territoire mexicain. L'image de la ville de Mexico devient supérieure à la réalité du lieu qui existe déjà. Dorénavant, elle peut se comparer aux villes d'Europe et même les dépasser.

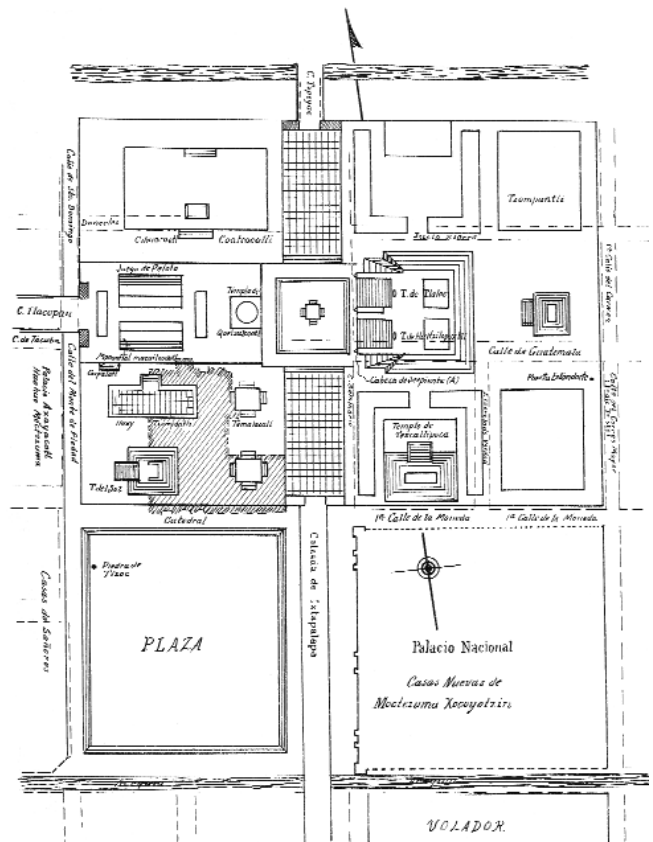
« La ville de Mexico est très grande, belle, agréable et on peut assurer qu'en Europe, cette ville passerait pour une bonne et belle ville... » « Elle est couverte des grands et très beaux arbres bien touffus »³³

À sa manière, Alexandre de Humboldt au xix^e siècle s'éloigne des calculs précis et des descriptions de la nature auxquels nous sommes accoutumés pour décrire l'immensité de Mexico. Quoique la tentation soit toujours forte de privilégier la grandeur, l'attention particulière que porte le scientifique sur le paysage surprend par sa prolixité :

« Je dois avouer que cette ville a imprimé en moi une certaine idée de grandeur que j'attribue principalement au même caractère de grandeur donnée par sa situation et la nature de ses alentours. »³⁴

Plan -3 « Reconstruction du centre cérémoniel de Tenochtitlan ».

In Manuel Toussaint, *Planos de la ciudad de México, siglos XVI y XVII*. Instituto de Investigaciones Estéticas, UNAM, México, 1938 [Marquina, 1961].



LE MIROIR DE MEXICO

Si nous nous éloignons du XVIII^e et du XIX^e siècle, nous constatons que l'évocation du Mexique revient avant tout à évoquer sa capitale. Le passage à l'échelle de Mexico se fait systématiquement et devient même la condition première de l'observation. « *La reducción comienza con la ciudad. México, centro del poder, resume el poder del centro. La homonimia refuerza la identidad.*³⁵ »

Certes, la tendance à vouloir se représenter un pays par la métropole est commune mais en espagnol, Mexico signifie le pays, l'état et la ville. À vrai dire, il n'y a pas d'action où de souvenir qui ne passe par Mexico. Le détour par le passé nous éloigne de la temporalité comme il éloigne le géographe des lieux lorsqu'il souhaite voir un point précis. Il est incontournable et permet d'ouvrir sur une réflexion d'ensemble. L'histoire du Mexique se parcourt à Mexico et commence par le centre de la capitale. Les étapes de l'histoire mexicaine se recourent dans le Centre historique. Les différents styles architecturaux parlent : le Templo Mayor symbolise la période préhispanique. Il « resurgit grâce aux fouilles archéologiques entreprises par l'archéologue Eduardo Matos Moctezuma à la fin des années 1970. Le Palais national, anciennement palais vice-royal en Nouvelle-Espagne, concrétise à la fois le pouvoir colonial et moderne. La cathédrale métropolitaine au centre de l'ancienne *Plaza Mayor*, connue aujourd'hui comme le *Zócalo* ou place de la Constitution, dépasse les autres monuments par sa hauteur. Elle triomphe aussi religieusement par la présence des Mexicains dévoués à la Vierge mexicaine de la Guadalupe.

Serge Gruzinski comme Philippe Bourdon montrent que toutes les images contiennent leur propre échelle. Cela signifie notamment que toutes les représentations de Mexico passent par le point d'origine. Celui-ci convoque la mémoire dans le temps linéaire alors que le présent et le quotidien font appel au passé. Nous avons ainsi recours à une échelle intemporelle :

« *El pasado mítico es tan necesario para comprender el presente como el pasado real, si este último genera la realidad actual, es en relación con el pasado mítico como se explican las acciones de la gente... S. Gruzinski afirma que la temporalidad falsa, reconstituida, es superior a la temporalidad verdadera para explicar el presente e influir en él.*³⁶ »

Enfin, les témoignages indigènes, sur les murs des musées de Mexico, de la chute de l'empire aztèque ou ceux de Motolinía projettent toujours le voyageur dans l'espace sacré de Mexico-Tenochtitlan et ces images dans la ville ne nous éloignent jamais des ruines. Au contraire, elles annoncent la nécessité de ne pas séparer l'histoire de ses changements sociaux :

« *En tanto permanezca el mundo, no terminarán la fama, la cultura y gloria de la gran ciudad de México-Tenochtitlán.* »

L'extrême rareté des documents cartographiques et géographiques en Europe et en Amérique ne peut que nous contraindre à appréhender la géographie de l'Amérique et du Mexique à travers les textes. De Tenochtitlan à Mexico, les représentations recourent des étapes historiques révélant un Occident tourmenté, tantôt par l'ignorance, tantôt par la croyance face au monde indien, lui-même aux prises avec ses croyances. D'un côté, ces représentations permettent de trouver un rapport pertinent entre une société et ses représentations. D'un autre côté, elles nous rapprochent des idées de leurs auteurs ainsi que de leurs préoccupations déterminées par le schéma social. Chez les Aztèques, la vie quotidienne basée sur les actions récurrentes du pouvoir politico-religieux exclut les représentations de la nature, des paysages et privilégie « la présence d'une image mentale ». Il en est de même pour les portraits des souverains puisqu'il ne s'agit pas de prouver la possession du territoire mais d'en assurer l'héritage dans la lignée.

Concernant « les tableaux de la nature et de la ville » de la Nouvelle-Espagne, il faut attendre les descriptions des voyageurs européens qui, bien qu'étant censés faire un état des

lieux exact, nous éloignent de la réalité. Par conséquent, l'image n'aide guère à la compréhension du texte que nous possédons, au contraire, comme elle s'en éloigne, elle perd de son efficacité. Cependant, l'image du tout début de la période coloniale, centrée en général sur l'ancien centre cérémoniel de Tenochtitlan et plus tard sur le centre de la vice-royauté de Mexico, est éloquente en raison de l'importance accordée par les Espagnols à la représentation des nouveaux lieux de pouvoirs et à leur appropriation, souci majeur de l'époque. Les Espagnols concrétisent leur victoire en plaçant leurs symboles au cœur de la ville. La place réservée au centre de Mexico est proportionnelle à l'étendue du pays, d'autant que le pays est trop grand pour être représenté. La ville profite alors de son statut de destination de prédilection des voyageurs souvent contraints de se soumettre à l'itinéraire de la ville. Dès lors, Mexico répond à une intuition pratique. Sans pour autant s'éloigner du cadre exotique, elle se réserve une place éminente en matérialisant la quête personnelle inhérente aux imaginaires de l'Antiquité. De ce fait, la capitale est toujours abordée de la même façon : la perception place le regard au centre de Mexico. Chargés de sens, la ville et ses itinéraires sont choisis avant toute projection de données. Faisant un détour par le passé, ils pénètrent l'ordre du symbole et donnent naissance à des représentations qui sont devenues celles d'aujourd'hui. L'observation commence par la progression du regard, de l'aspect extérieur de la ville aux principaux monuments. Il semblerait que seuls la ville et son centre éveillent l'intérêt de l'observateur. Ils sont représentatifs du seul pouvoir rappelant à l'ordre l'image intemporelle de Mexico-Tenochtitlan : échelle historique, culturelle et nationale.

NOTES

- 1 Par représentation, nous entendons tout ce qui appartient au registre des images, cartes et plans inclus.
- 2 Nous faisons allusion aux villes de Lima et de Santiago du Chili.
- 3 Alexandra Merle, *Le miroir ottoman*, p. 38.
- 4 Dominique Gresle-Pouligny, *Du plan à l'emblème*, p. 664.
- 5 Charles Minguet, Jean-Paul Duviols, *Humboldt savant citoyen du monde*, pp. 54-55.
- 6 Georges Baudot, *Les modèles historiques d'une société métisse au Mexique : La Réécriture du passé précolombien*, p. 103.
- 7 En 1543, Copernic marque la fin du Moyen âge, le début des temps modernes et d'un nouveau monde. Dans son livre *Des révolutions des orbites célestes* ainsi que dans la préface qu'il adresse au pape Paul III, Nicolas Copernic remet en cause la croyance selon laquelle la terre est immobile au milieu du ciel. Il dit : « Je lance la terre dans le ciel ».
- 8 Claude Lévi-Strauss, *Histoire de lynx*, pp. 282-283.
- 9 Alain Musset, *Villes nomades du Nouveau Monde*, p. 27.
- 10 Dans le même sens, on peut rappeler la théorie de Freud considérant que la pensée possède la capacité d'amener en présence de l'esprit ce qui a été perçu en le reproduisant comme représentation sans que l'objet extérieur ait besoin d'être encore là. Ainsi, le but immédiat et premier de l'épreuve de réalité n'est pas de trouver un objet dans une perception réelle mais de le retrouver, de se convaincre soi-même qu'il est encore là. Louis Marin (1993), p. 86.
- 11 Peintres muralistes.
- 12 Moctezuma II (1480-1520) règne sur la « nation » aztèque en 1519. Le 8 novembre 1519, il reçoit Cortès dans son palais où Pedro de Alvarado le fait mettre aux fers trois jours plus tard. Cortès demande à Moctezuma de montrer au peuple qu'il est prisonnier et qu'il accepte de se rendre pour sauver le royaume. Les Aztèques décident cependant d'organiser la défense contre l'envahisseur.
- 13 *Visión de los vencidos. Relaciones indígenas de la Conquista*. Introduction, sélection et notes de Miguel León-Portilla, version des textes nahuas : Ángel Ma. Garibay, México, UNAM, 1961. (N. de l'Éd.)
- 14 Le passage par Puebla était exclu car les Aztèques étaient en conflit avec les Tlaxcalteques. Cette tribu nahua est la seule à avoir pu résister au pouvoir du souverain, les autres ayant toutes été soumises.
- 15 Nous faisons allusion à la « Triple Alliance » (Tlacopan, Tacuba, Tenochtitlan) dont les caciques avaient établi un pacte de guerre par lequel ils s'octroyaient le droit de combattre dans un endroit désigné par les souverains pour ramener des victimes chez eux.
- 16 En náhuatl, signifie « petite plume de colibri ».
- 17 Selon Octavio Paz, l'originalité de la civilisation est la cause de sa perte. Originalité est, selon lui synonyme d'altérité, et donc d'isolement, *Le signe et le grimoire* p. 19.
- 18 « *La angustiada preocupación por el destino del astro diurno era motivo de la ceremonia del fuego nuevo al final de cada ciclo de 52 años los sacerdotes se dirigían hacia Huixachtécatl (lugar de las acacias) un cerro cercano a Ixtapalapa, para encender sobre el pecho de un recién sacrificado el fuego nuevo. Cuando subían las llamas y su luz empezaba a brillar sobre el valle de México, el peligro había pasado. Se sabía que el mundo seguiría existiendo. Se prendía de nuevo el fuego nuevo* ». Kriekberg, Walter. *Las antiguas culturas mexicanas*. Fondo de Cultura Económica, 1986, p. 165, México.
- 19 Le lieu des morts.
- 20 Serge Gruzinski, *Histoire de Mexico*, p. 121.
- 21 Claude Lévi-Strauss, *op. cit.*, p. 282.
- 22 Philippe Boudon, *L'Amérique c'est grand*, p. 29.

- 23 Les manuscrits montrent surtout les *chinampas* et le rôle de l'agriculture primitive dans la société aztèque.
- 24 Jean-Paul Duviols, *le miroir sanglant du pouvoir aztèque*, p. 297.
- 25 Dominique Gresle-Pouligny, *Un plan pour Mexico-Tenochtitlán, les représentations de la cité et l'imaginaire européen (xv^e-xviii^e siècles)*.
- 26 *Ibid.*, p. 325.
- 27 Voir l'ouvrage d'Edmundo O'Gorman cité en fin d'article.
- 28 Cité par Dominique Gresle-Pouligny dans *Un plan pour Mexico-Tenochtitlán*, p. 63.
- 29 Cf. illustrations.
- 30 Dominique Gresle-Pouligny, *Un plan pour Mexico-Tenochtitlán*, p. 87.
- 31 Magistrat chargé de l'administration d'une province (Alcaldía Mayor). La charge était le plus souvent occupée par un espagnol d'origine métropolitaine.
- 32 Mémoires du Mexique, *Le manuscrit de Monséjour*, p. 57.
- 33 *Ibid.*, p. 50.
- 34 Cité par Federico Fernández Christlieb, *Mexico, ville néoclassique, les espaces et les idées d'aménagement urbain*, p. 76.
- 35 Jérôme Monnet, *La ville et son double*, p. 303
- 36 Cité par Jérôme Monnet dans *La ville et son double*, p. 308.

BIBLIOGRAPHIE

- Balandier, Georges 1994 - *El poder en escenas. De la representación del poder al poder de la representación*. Edición Paidós, Barcelona.
- Baudot, Georges 1983- Les modèles historiques d'une société métisse au Mexique : la réécriture du passé précolombien. *Les langues néo-latines, transgressions et stratégies du métissage en Amérique Coloniale* : 99-113.
- Boudon, Philippe 1993- L'Amérique, c'est grand ou *How big is big ? Américanisme et modernité, l'idéal américain dans l'architecture* : 25-37, EHESS, Paris.
- Christlieb Fernández, Federico 2002 - *México, ville néoclassique : les espaces et les idées de l'aménagement urbain (1783-1911)*. L'Harmattan, Paris.
- Copernic, Nicolas (s.d.). « Des Révolutions des orbés célestes ». Paris.
- Duviols, Jean-Paul 1997 - Le miroir sanglant du pouvoir aztèque. In *La violence en Espagne et en Amérique (xv^e-xix^e siècles)* : 297. *Colección Ibérica*. Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris.
- Duviols, Jean-Paul & Charles Minguet 1994 - *Humboldt savant-citoyen du monde*. Découvertes Gallimard, Paris.
- Gresle-Pouligny, Dominique 1985 - *Un plan pour Mexico-Tenochtitlán – Les représentations de la cité et l'imaginaire européen (xv^e-xviii^e siècles)*. L'Harmattan, Paris.
- 1997 - Du plan à l'emblème : l'image de Tenochtitlán-Mexico en 1520. In Alain Musset & Thomas Calvo *Des Indes occidentales à l'Amérique latine I* : 654-666. Textes réunis avec le concours du CEMCA, de l'IHEAL et de l'Iuf. Éditions ENS, Paris.
- Gruzinski, Serge 1996 - Histoire de Mexico. Fayard, Paris.
- Lévi-Strauss, Claude 1991- Histoire de lynx. Plon, Paris.
- Marin, Louis 1993 - *Des pouvoirs de l'image*. Seuil, Paris.
- Merle, Alexandra 2003 - Le miroir ottoman, une image politique des hommes dans la littérature géographique espagnole et française (xvi^e-xviii^e siècles). *Colección Ibérica*. Presses de l'Université de Paris-Sorbonne., Paris.
- Monnet, Jérôme 1993 - *La ville et son double, la parabole de México, essais et recherches*. Nathan, Paris.
- Monséjour, Jean de [1709]. 2002 – *Mémoires du Mexique. Le manuscrit de Jean de Monséjour*. Introduction et notes de Jean-Paul Duviols. Édition Chandeigne, Paris.
- Musset, Alain 2002 - *Villes nomades du Nouveau Monde*. Éditions de l'EHESS, Paris.
- O'Gorman, Edmundo. 1958 - *La invención de América*. FCE, México.
- Paz, Octavio 1993 - *Le signe et le grimoire*. Gallimard, Paris.
- Sahagún, Bernardino de 1985 - *Historia general de las cosas de Nueva España*. Editorial Porrúa, México.
- Toussaint, Manuel, Federico Gómez de Orozco & Justino Fernández 1938 - Planos de la Ciudad de México. Siglos xvi y xvii. Instituto de Investigaciones Estéticas, UNAM, México.
- Vargas Martínez, Ubaldo 1961 - La ciudad de México (1325-1960). Premio ciudad de México, Mexico.